



Septembre 1928

UNE JOURNÉE DE MANŒUVRES AÉRIENNES

Les escadrilles attaquent les effectifs terrestres et se livrent de vifs combats



CHARTRES, 14 septembre. — Nous avons exposé le thème des manœuvres combinées qui devaient se dérouler à partir de ce matin entre deux armées aériennes : l'une commandée par le général Huet, et venant de l'est ; l'autre sous les ordres du général de Goys, et marchant de l'ouest vers la précédente.

Bien avant l'heure H, que le général Barès devait fixer sur le terrain même, tous les aérodromes donnaient le spectacle de la plus vive animation.

A Villacoublay, le vice-marshall britannique, sir John Steel, accompagné de l'air commodore Felton et de l'attaché aéronautique auprès de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris, le major Smyth-Pigott étaient reçus par les généraux Barès et Huet, accompagnés des capitaines Cève et Petillot.



De gauche à droite, les généraux HERGAULT et BARÈS, le vice-marshal sir JOHN STEEL, l'air commodore FELTON et le major SMYTH PIGOTT.

Le général de division Hergault, inspecteur de l'aéronautique, accompagné du colonel de Crozals, avait eu, quelques instants auparavant, un court entretien avec le commandant de l'armée « est » et ses chefs de groupes, les commandants Pierre Weiss, pour la grande reconnaissance, et Pinsard, pour la chasse.

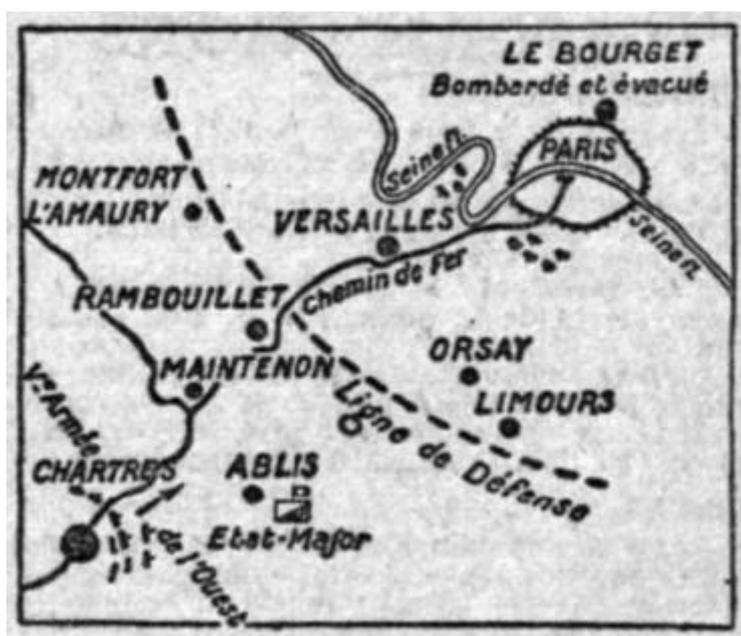
Les officiers anglais passaient en revue les pilotes des deux formations et les équipages à qui revenait l'honneur de

convoyer par les airs quelques officiers adjoints au vice-marshall.

Désireux de se rendre compte par lui-même des mesures prises par tous les groupes, le général Barès remontait avec la délégation anglaise jusqu'à Buc, inspecter le groupe « Gama », dont les escadrilles de bombardement sont commandées par les capitaines Carrié et Témery.

Un coup de volant jusqu'à Orly pour voir si le commandant Jeannin était prêt, et nous filons vers Orsay, où le directeur de la manœuvre doit déclencher la mise en action.

Orsay, si tranquille d'habitude, connaît la grande rumeur des troupes en campagne. Toute la première division de cavalerie, composée des 6^e, 10^e, 11^e, 12^e et 13^e dragons, du 4^e hussards, du 1^{er} volant d'artillerie, d'une compagnie du 8^e génie de Versailles et d'un bataillon cycliste, l'a traversé.



Jetons un rapide coup d'œil sur la carte : deux plateaux suffisamment élevés dominent les bas-fonds voisins ; ce sont ceux de Janvry et celui de Gometz-le-Châtel. Nous nous déplacerons de l'un à l'autre, suivant les événements.

Une brume épaisse règne encore au sol. Au cours d'un petit vol au-dessus de Buc, jusque dans la région de Rambouillet, j'ai pu me rendre compte que la visibilité en l'air était médiocre dans

la verticale avec tendance à l'amélioration, mais presque nulle dans la diagonale et l'horizontale.

Nous voici donc en haut de Gometz-la-Ville, que nous avons atteint rapidement.

Des estafettes à cheval, des motocyclistes luttent entre eux de vitesse sur la route ou à travers champs, pour porter l'ordre de l'heure H, celle-ci étant fixée à 9h 45. C'est le capitaine Oudin, spécialement chargé du service des renseignements à la presse, qui nous le communique.

Et voici que quelques minutes seulement après l'heure fatidique un grondement se fait entendre au-dessus de nos têtes. La brume est encore assez dense pour que nous ne puissions apercevoir l'avion que lorsqu'il se trouve immédiatement au-dessus de nous. Il est à peine à cent mètres d'altitude. C'est un appareil de l'armée de Goys qui lâche ses bombes sur le poste de commandement, mais qui, certainement, en temps de guerre, ne serait pas revenu à sa base.

Des minutes passent. Les vrombissements des moteurs se suivent sans discontinuer, mais nous ne pouvons rien situer, car ils évoluent trop haut et restent invisibles.

Vagues d'assaut

Le soleil commence cependant à pomper les vapeurs du sol, et nous pourrons dès lors assister au merveilleux spectacle des deux vagues d'assaut aériennes données par les groupes de l'armée de Goys contre les positions de la première division de cavalerie.

La première, composée de trois groupes comprenant respectivement 11, 8 et 6 appareils en vol de canard, fut des plus remarquables. Le premier groupe réussit à passer sans encombre, mais le deuxième fut bientôt pris sous les feux de la D.C.A. tandis que six escadrilles de 6 appareils du groupe Pinsard, en formation de trois, attaquaient en queue du premier groupe.

La lutte était remarquable de tactique, et les résultats obtenus par le premier groupe auraient été payés chèrement par les deux autres qui le suivaient.

Filons à présent vers le plateau de Genvry. A peine installés, après avoir repéré en cours de route la position d'une saucisse et de tout son matériel, nous assisterons à une nouvelle vague d'assaut de l'armée aérienne de Goys qui, avertie par ses premières pertes, s'était fait survoler par quelques-uns de ses éléments de chasse.

Mais Pinsard veille. Il arrive sur ces entrefaites avec 58 de ses avions rapides, et un combat incroyable s'engage entre les deux groupes de chasse ; force reste au nombre, c'est-à-dire à Pinsard.

Il va être l'heure de la soupe, et le combat va reprendre vers 14 heures.

L'arbitrage

Les arbitres ont décidé que l'armée de l'est a pu progresser sur sa gauche, où elle est arrivée en contact direct avec les groupes ennemis qui sont accrochés dans leurs tranchées sur le plateau de Dourdan, mais qu'après le bombardement réussi du premier groupe de l'armée de Goys contre les convois de la première division de cavalerie il lui serait compté un retard de deux heures pour obvier aux pertes causées et au désarroi produit par le bombardement.

La bataille devait rebondir dès 14 heures, les groupes rivalisant de zèle entre eux jusqu'au moment où l'on fut avisé que M. Painlevé, ministre de la guerre, serait vers 16 heures au camp de fortune établi à Ablis, où se dresse la tente du directeur des manœuvres.

A l'heure militaire — noblesse oblige — notre ministre de la guerre descend de voiture, accompagné du général Carence. Les généraux Hergault et Barès le reçoivent, tandis que deux escadrilles du groupe Pinsard viennent se poser sur le terrain même. L'une est composée des sous-officiers Daudet, Lafosse et Vonner ; l'autre de Southie, Fikinger et Lemoine.

Par groupe de trois, ils exécuteront des manœuvres de haute voltige, tellement près les uns des autres qu'on les dirait soudés par les ailes, à la grande satisfaction du vite-marshall britannique et de sa suite qui donnent eux-mêmes le signal des applaudissements.

Résumons-nous :

Nous avons pu contempler, chose rare, le combat aérien entre groupe de chasse et de bombardement, entre groupes de bombardement et entre groupes de chasse isolément, ce qui serait la réalité en temps de guerre mais que l'on ne saurait voir en si peu de temps, dans un espace de terrain aussi restreint.

Les groupes sont de formation impeccable en vol ; ils savent prendre rapidement leur formation de combat. Le système de vol de la chasse par groupe de trois, préconisé par Pinsard, paraît des plus judicieux et l'aviation de grande reconnaissance a prouvé toute sa valeur par les renseignements précis qu'elle a su donner à ses unités de combat.

Si l'on constate, en outre, qu'aucun accident n'est survenu aux 360 avions qui ont participé à la manœuvre d'aujourd'hui, que le nombre des pannes ou d'indisponibilités a été infime, nous pouvons nous réjouir du résultat de cette première manœuvre.

Mais la nuit est tombée, et déjà les mouvements reprennent sur les routes aux environs de Chartres, que le 22^e régiment va bombarder avec succès malgré la défense terrestre composée par les projecteurs, les canons contre avions et les mitrailleuses, et nous aurons une preuve de plus que non défendue ou insuffisamment défendue par une forte D.C.A., une ville subirait des dégâts inestimables. Londres, il est vrai, s'en est aperçu avant nous.

G.-D. Raffalovich.

En 2e page : « La bataille aérienne dans la nuit, par JEAN BOTROT. »

LES MANŒUVRES AERIENNES

En suivant des yeux la fantasia des grands oiseaux
escaladant le ciel

RAMBOUILLET, 14 septembre. — Les grandes manœuvres aériennes ont commencé dans un soleil si pâle qu'il paraissait presque blanc. Un épais nuage de brume avait escamoté la vallée de Chevreuse. Angervilliers, Saint-Chéron et Dourdan, blêmes villages plaqués sur l'horizon, semblaient des malades enveloppés dans un énorme paquet d'ouate.

Le dieu des armées dut cependant intervenir, comme cela se passe dans les antiques épopées, auprès de son collègue Phébus, et, vers 10 heures du matin, les avions purent évoluer dans un ciel purifié par le soleil.

Aussitôt commença une étrange bataille. Silencieusement, les troupes de l'ouest se massaient dans les forêts de la région de Dourdan, entre Angervilliers et Saint-Chéron. Il n'y eut bientôt plus une seule compagnie sur les routes. On ne se fût jamais cru en manœuvres si l'on n'avait rencontré, à l'orée des villages, de lourdes autos-mitrailleuses et, parfois, un peloton de dragons dévalant au petit trot. La campagne était aussi calme qu'à l'ordinaire ; les paysans travaillaient dans leurs champs avec des gestes réguliers et forts. Seules, les vaches, tondant les talus, semblaient totalement ahuries par le spectacle des machines volantes qui, dans leur admiration, supplanteront désormais les trains

Pareils à des groupes d'oiseaux migrateurs, les escadrilles survolaient le paysage. Un avion descendait parfois très bas, comme pour scruter les forêts avec une insistance de myope, et laissait tomber une fusée.

Le général Barès avait quitté son quartier général d'Ablis, installé en pleine campagne et figuré par plusieurs tentes dressées au pied d'une chaîne dorée de meules de paille. Il parcourait toute la région, depuis Longjumeau, où s'étaient rassemblés les contingents de l'Est, jusqu'à Chartres, où doivent se dérouler les manœuvres de nuit. Chemin faisant, il interrogeait les officiers de tous grades qui dirigeaient prudemment les invisibles armées.

Les populations des villages s'étaient attendues à un tumulte de fête foraine ou de fantasia : l'allure des opérations les déçut quelque peu. Pourtant, elles reprirent espoir lorsque les cavaliers leur annoncèrent : « Tout à l'heure, ça bardera. Les troupes de l'Est vont arriver. Nous les attendons avec nos fusils chargés à blanc. »

L'église de Dourdan bombardée

Les avions continuaient de tourner au-dessus des champs, où les épouvantails en redingote noire devaient redouter de ne pouvoir protéger les récoltes contre de tels oiseaux de proie. Un appareil poussa même l'audace jusqu'à venir bombarder l'église de Dourdan, sur le clocher de laquelle il laissa tomber une fusée. Un brave curé, sortant du sanctuaire, joignit les mains et se signa.

A 14 heures, des avions ruisselant de soleil parurent de nouveau, dans le ciel.

Tour à tour, rapides comme des aérolithes ou légers comme des guêpes, ils se remirent à surveiller la forêt d'où montait une rumeur guerrière qu'on eût crue orchestrée par Wagner.

Dans le lointain parut une saucisse qui semblait indifférente à cette guerre de pygmées.

La bataille décisive était imminente.

Après quelques duels à la mitrailleuse, opposant les escadrilles de l'Est à celles de l'Ouest, les avions des deux camps s'éloignèrent de la région de Dourdan. Je devais les retrouver près d'Ablis, au-dessus du terrain de la ferme de Presle.

Les spectateurs, les plus profanes communièrent ici dans un formidable enthousiasme. L'admirable tableau que celui de tous ces avions escaladant d'un seul bond plusieurs kilomètres d'espace, piquant du nez vers le sol et passant avec des rugissements de triomphe au-dessus, de la foule timide et muette ! Un recordman du looping exécute parfois de surprenantes pirouettes, et les non-initiés poussaient des cris d'angoisse, croyant à une catastrophe. Puis, de nouveau, les avions remontaient et leur féroce vrombissement devenait pour nous la plus tendre des musiques. On finissait même, par oublier le caractère plutôt, guerrier de ce spectacle pour n'en admirer que la valeur sportive. Seul, le crépitement exaspéré

des mitrailleuses nous rappelait que tous ces oiseaux verts, réunis autour de l'oiseau noir du commandant Pinsard, ne sillonnaient le ciel radieux que pour un simulacre de tuerie.

M. Painlevé sur le terrain

La foule, de plus en plus dense, barrait complètement la route. Il fallut créer un service d'ordre pour livrer passage à l'automobile du ministre de la guerre, qui arrivait sur le terrain. Pendant plusieurs heures M. Painlevé s'entretint avec les généraux, sans souci de l'effroyable poussière que déchaînaient autour de lui les appareils roulant en tous sens. On lui présenta les officiers supérieurs de l'aviation anglaise qui assistent à nos manœuvres aériennes. S'étant inclinés devant l'ancien président du conseil, ceux-ci retournèrent auprès des hangars, s'installèrent placidement sur leurs pliants portatifs et soudèrent leurs regards aux verres de leurs jumelles.

Ils restèrent ainsi jusqu'au crépuscule, très raides dans leur uniforme gris sombre, sans prononcer d'autres paroles que de légères exclamations soulignant la hardiesse d'un looping : « Well ! Very well ! Hurrah ! »

M. Painlevé avait apporté avec lui le résultat de l'entrevue ministérielle qui venait d'avoir lieu à Rambouillet. De groupe en groupe coururent bientôt ces quatre syllabes : « Laurent Eynac ! Laurent Eynac ! » Un général affirma que ce jour était doublement heureux pour l'aviation française.

C'est seulement à 6 heures du soir que M Painlevé s'éloigna dans sa limousine, les yeux gonflés de poussière et le visage pourtant radieux. Peut-être avait-il quelque peu oublié les troupes terrestres, les « rampants », les troglodytes, les braves fantassins et les solides cavaliers qui continuaient de tenir dans la forêt, sans l'espoir d'aucune gloire éblouissante. Mais, pour cet après-midi, l'aviation éclipsait tout.

A ce moment l'état-major nous annonça que l'aérodrome de Chartres serait bombardé à la nuit tombante. J'ai traversé la plaine beauceronne, dont le grand corps fertile était déjà noyé d'une ombre immense, où les clochers des villages luttèrent inutilement contre le naufrage quotidien. Lorsque j'atteignis Chartres, je découvris une ville bruyante et transformée, une

ville tout habillée de bleu sombre et d'or vif, une cité héroïque et fringante, qui n'avait plus rien de commun avec le Chartres des marchés et des maquignons.

La bataille aérienne dans la nuit

Maintenant, la nuit est entièrement tombée. On voit les Chartrains s'écouler vers la campagne en longues files noires, comme les soirs de feu d'artifice.

L'aérodrome est entièrement plongé dans les ténèbres. Autour de ses hangars vont, et viennent des ombres d'officiers. On aperçoit parfois au-dessus d'un point rouge de cigarette le feuillage d'un képi de général. De bouche en bouche volent des noms célèbres dans le monde de l'aviation : de Goys, Niessel, Barès, Poli-Marchetti.

L'ordre est donné d'éteindre les phares des voitures. Les officiers se massent au pied des hangars, cependant que la foule est poussée sur le chemin. Les représentants de l'aviation anglaise, toujours installés sur leurs pliants portatifs discutent aussi nonchalamment que devant un verre de whisky.

Tout à coup, un bruit de moteur ; quatre projecteurs jaillissent du sol, divisant le ciel en quatre compartiments que séparent leurs bandes d'éclatante lumière. Ils forment un faisceau qui se déplace au-dessus du champ afin d'emprisonner l'ennemi dans sa clarté. L'oiseau traqué fuit, avec un gros rire dans son moteur. Une à une, il laisse tomber ses fusées. On dirait que le ciel secoue ses étoiles sur le sol. Chaque projectile est salué par la rumeur des curieux. Dans les groupes d'officiers on évoque des souvenirs de guerre : « En Champagne, les projecteurs m'ont poursuivi pendant vingt minutes. On m'a tiré douze cents coups de canon dans les reins. »

Un autre avion arrive de l'horizon, puis un autre encore, puis toute une escadrille. Le faisceau mobile dessine dans le ciel d'étranges figures kaléidoscopiques et finit par capturer un appareil dans sa toile d'araignée lumineuse.

L'avion se débat au milieu de cette clarté meurtrière, tandis que la foule applaudit furieusement à la victoire des projecteurs. La victime n'échappera pas. Plusieurs mitrailleuses déchargent, sur elle toute leur provision de mort. Enfin, une terrifiante lueur d'incendie éclate soudain dans le lointain,

suivie d'un grondement furieux qui tord les nerfs et courbe les têtes : c'est le canon qui entre en action.

De même que les figurants d'un spectacle défilent lentement sur le plateau d'un théâtre, de même les 45 appareils du 22^e régiment d'aviation se succèdent lentement sur l'immense scène du ciel noir.

Tandis que je regagne Chartres, le canon tonne toujours. Pendant une heure encore il fera rugir les échos de la Beauce assoupie. L'inoubliable spectacle, qui tient à la fois de la féerie et de la tragédie, sera à peine terminé lorsque minuit sonnera à la vieille cathédrale autour de laquelle ce simulacre de guerre a dû faire trembler les gargouilles et les saints.

Jean Botrot



Revue Aéronautique de France – Novembre 1928

MANOEUVRES DE LA DEUXIÈME DIVISION AÉRIENNE

Elles ont passé presque inaperçues du grand. Public ; c'est un tort. Elles ont soulevé la critique d'avoir été des manœuvres... de la dernière heure ; peu importe ; l'essentiel, c'est qu'elles aient eu lieu. Elles ont été comparées aux exercices de bombardement en Angleterre ; elles n'ont avec eux aucun rapport. Enfin, on les a appelées manœuvres aériennes et le terme est inexact.

Il n'appartient pas aux profanes de prendre parti après ces exercices. Mais il est du devoir de tout Français de s'intéresser à ce qui a été fait. La Défense. Nationale, à défaut d'autre définition plus élevée, est un mal nécessaire. Il faut accepter l'inéluctable. Sans revenir sur les manœuvres anglaises, fait déjà périmé pour l'actualité, on n'ignore pas que la population de la Grande-Île y a été associée, par des renseignements d'heure en heure. Il faut qu'il en soit de même chez nous, et que le jour où l'on demandera aux Parisiens, ou aux Toulousains, ou aux Marseillais, d'entretenir leur masque, individuel et de se préoccuper d'un abri, ils s'exécutent avec toute la bonne humeur désirable.

Dans son livre : « La Maîtrise de l'Air », M. le général Niessel consacre un chapitre à « l'Aviation et la Décision de la Guerre ». Il dit notamment : « Sur terre et sur mer, les opérations militaires ou navales doivent être coordonnées avec

elles (manœuvres aériennes). Par contre, l'Armée et la Marine ne peuvent pas plus se passer d'aviation que de canons ou de torpilles ».

Les opérations de la deuxième division aérienne ont été conçues d'après ce principe. En Angleterre, il en va différemment puisqu'il s'agit d'une île. Jusqu'à nouvel ordre, chez nos voisins d'Outre-Manche, l'idée horrible du débarquement stratégique n'est pas envisagée ; la manœuvre fut donc purement aérienne, ou du moins aurait dû l'être, car, comme on l'a lu dans notre Editorial d'octobre, il n'y eut vraiment pas manœuvre, et l'on se borna à éprouver l'entraînement professionnel respectif des escadrilles, de la défense contre avions et des services d'observation et de renseignements.

En France, bien entendu, les partisans d'une armée de l'air estiment qu'on peut lui donner des missions indépendantes. Comme ce genre d'emploi a toujours été admis pour la cavalerie, *a fortiori*, peut-on l'envisager pour l'aviation. Mais encore une fois, cela importe peu aux populations ; peu leur chaut que l'avion qui les bombarde fasse cavalier seul, ou travaille pour le compte d'une aviation participant à une opération concertée avec les armées de terre et navale.

Ce qui les intéresse, c'est que les cas qui peuvent se présenter soient étudiés, que le commandement soit compétent, les appareils excellents et les exécutants parfaitement entraînés, physiquement, et surtout moralement ; ce qui importe, c'est qu'une nation se dise que le moral de son armée sera d'autant plus élevé qu'elle sentira mieux à quel point le pays est avec elle.

Voilà pourquoi il ne faut pas ignorer que la 2e division aérienne a manœuvré les 14 et 15 septembre.

La direction des manœuvres avait été confiée au général Barès, commandant la deuxième division aérienne, qui avait chargé le général Boullaire, commandant la 1^{ère} division de cavalerie, de régler les questions relatives aux troupes à terre.

Les troupes à terre, à part la 1^{ère} division de cavalerie, un bataillon d'infanterie porté sur camions et l'artillerie de la Défense contre avions, n'étaient que supposées, pas même représentées ; cela eût entraîné autrement une envergure d'opérations qui n'était pas d'application pratique.

Le thème était, grosso modo, le suivant : un parti d'aviation Ouest, commandé par le général de Goys, doit prendre l'offensive dans la direction du N.E., faisant partie d'une armée d'aile, destinée à prolonger et couvrir le front principal, et un parti d'aviation. Est, commandé par le général Huet, fait partie d'un détachement d'armée destiné à déborder la droite ennemie en agissant en direction de Dourdan, Auneau.

La ligne où la rencontre devait avoir lieu (car aux manœuvres il faut la déterminer d'avance) était jalonnée par Limours, Montfort-l'Amaury, le cours de l'Eure en aval d'Ivry la Bataille.

Les opérations ont consisté à mettre à l'ouvrage, nos régiments d'observation, de bombardement et de chasse. Elles se sont prolongées jusqu'à la nuit ; les projecteurs, les fusées ont été employés, la défense contre avions a eu un rôle important.

L'arbitrage était confié au colonel Poli-Marchetti et au lieutenant-colonel Antoinat.

Il faut ajouter que les manœuvres ont également compris l'attaque d'un aérodrome par l'aviation de bombardement de nuit.

Critiquer, comme certains l'ont fait, c'est une habitude, c'est commode, mais ce n'est pas la vraie manière française, ce n'est qu'une déformation de notre tournure d'esprit prompte à saisir par jeu les défaillances de l'humaine nature. Mais ici, il n'était pas question d'un jeu.

Quand il s'agit de lancer dans un couloir limité, quoiqu'en plein ciel, avec une visibilité parfois médiocre, la presque totalité d'un groupement de 300 avions, la tâche n'est pas facile, des existences sont risquées. *Or, le bilan des accidents fut zéro.*

Les troupes de terre (cavalerie et artillerie) eurent des renseignements à temps. Ce qu'on appelle « la Découverte » fut donc parfaitement réalisée par l'aviation.

La T.S. F. à bord a bien fonctionné.

oooooooooooooooooooo

L'aviation de reconnaissance manquait d'objectifs réels, les gros ennemis n'étant que supposés. Les arbitres, au moment du départ, remettaient à l'observateur un pli à ouvrir à une heure

dite, et contenant les renseignements que la vue aurait fournis dans la réalité.

Le rôle des observateurs fut donc uniquement circonscrit à la rédaction, et à la transmission du renseignement.

Les aviations de chasse des deux partis ont agi différemment ; une contre les troupes à terre, l'autre contre l'aviation de bombardement adverse ; elles ne se sont pas accrochées.

oooooooooooooooooooo

En résumé, manœuvres combinées entre l'armée de terre et l'armée de l'air, très bonne exécution, pas d'accidents. L'endroit fut choisi près de Paris, mais le territoire tout entier doit se considérer comme intéressé. Le rayon d'action des appareils permettra dorénavant aux différents midis de la France de recevoir des visites aériennes. Certes, Paris reste la cible par excellence, le but le plus indiqué du beau voyage effectué par ce couple « Aviation et Chimie ». Mais enfin, il y en aura pour tout le monde, s'il y a quelque chose, ce qu'à Dieu ne plaise. En attendant, que tout le monde s'éveille au sens de l'Air, car la seule parade réside dans une possibilité d'attaque supérieure. Donner le sens de l'Air, c'est faire de la prophylaxie. Si on ne peut définitivement supprimer la guerre, et que savons-nous de l'avenir, sinon ce que nous enseigne le passé (l'ignorance des foules en histoire est d'ailleurs incroyable), il faut pouvoir parer à une attaque aérienne et chimique en ayant, en faisant savoir que nous possédons le moyen de faire de suite, par riposte, encore mieux, beaucoup mieux que l'ennemi.

Cette page est une annexe à :

[La base aérienne 122 de Chartres](#)

faisant partie du domaine :

[L'histoire du Groupe de Chasse GC III/6](#)

appartenant au :

[Site personnel de François-Xavier Bibert](#)